

# Dans le Bordelais, cette petite cité médiévale a su bâtir son dynamisme sur son patrimoine, sans devenir ni un centre touristique ni un musée

## Saint-Macaire, une idée très neuve

Saint-Macaire (Gironde)  
Envoyée spéciale

L'homme est un géant. « Vous me reconnaîtrez sur le quai, avait-il lancé au téléphone, je mesure 1,93 mètre. » Jean-Marie Billa, la tignasse argent, une voix de ténor et la démarche un peu lourde de celui qui a bataillé dur, attendait à la gare de Bordeaux.

Trois jours avant Noël, il venait présenter sa ville, qu'il a tirée de l'oubli et de la ruine. Un combat de vingt ans. Il lui a fallu convaincre les habitants de Saint-Macaire, sur les bords de la Gironde, où il est né, de se réapproprier leur cité fortifiée. Non pour la livrer aux touristes ou la transformer en musée, mais pour y vivre. Une cité fortifiée à l'usage de chacun pour « être tous des châtelains », tel fut son défi.

Dans son livre, *Le Patrimoine en question* (Seuil, 216 p., 20 euros), Françoise Choay, historienne de l'urbanisme et de l'architecture, salue Saint-Macaire comme exemple de réutilisation non mercantile de notre patrimoine : « Un cas exceptionnel dans notre pays, écrite elle. Le maire, Jean-Marie Billa, architecte et enseignant, formé dans les milieux associatifs, n'a pas seulement réussi à impliquer les habitants dans la réhabilitation et la restauration d'un patrimoine médiéval et renaissant qui tombait en ruine. Au prix d'une lutte permanente contre la routine administrative, maire et habitants ont ensemble promu l'adaptation aux normes techniques en vigueur. »

Dans la grande braderie des monuments historiques de l'Etat, qui a besoin d'argent, le parcours exemplaire de cette petite ville de 2 000 habitants pourrait faire école. Ce joyau du Moyen Age et de la Renaissance, ancré sur le rocher, forme le verrou historique du Bordelais sur la Garonne, à l'endroit où s'épuise la marée. La cité marchande, dont l'apogée économique culmine au XIII<sup>e</sup> siècle, est déclarée « secteur protégé » au titre des monuments historiques, en 1965, par André Malraux.

Devenue ville fantôme, elle se mourait. Jean-Marie Billa, maire de 1983 à 2008, la ressuscite. Le combat a été rude : il devait convaincre. « J'ai mis vingt ans à motiver les gens du pays. Les gens qui habitaient des maisons avec du confort disaient : on veut nous faire vivre comme au Moyen Age. Ils ne



Les façades aux appareillages rectilignes ont été restaurées, mais il restait à réoccuper les lieux. CHRISTOPHE GOUSSARD POUR « LE MONDE »

voyaient pas l'intérêt de mettre de l'argent dans les vieilles pierres qui ne valaient pas tripette. »

Les façades aux appareillages rectilignes ont été restaurées (à 80%), mais il restait à réoccuper les lieux. « J'ai dû projeter huit fois d'affilée un film sur Saint-Macaire aux habitants, raconte l'ancien maire. « On a ça chez nous, mais c'est où? », me demandaient-ils. Le simple fait de désigner, de montrer, de révéler, a changé la donne. Petit à petit se sont construits une fierté, le sentiment qu'on avait une singularité. »

Les fresques colorées de l'Apocalypse, datant du XIII<sup>e</sup> siècle, qui tapissent la voûte du maître-autel de l'église Saint-Sauveur sont restées dans l'obscurité jusqu'en 1969 – faute d'éclairage –, donc ignorées des Macariens. De même que l'imposante majesté de son chevet « tréflé », selon la tradition des églises syriennes des environs d'Alep, qui domine les remparts, n'a été révélée qu'après sa mise en valeur. « Le prieuré a été le laboratoire », confie Jean-Marie Billa. A 14 ans, il déballe, avec deux copains, les immondices qui encombrèrent les

ruelles pavées. A 16 ans, en 1967, les trois larrons décident de dégager la colonnade rescapée du cloître et de restaurer le prieuré.

Opération qui leur vaut, en 1971, le premier Prix national des chantiers de jeunes de la Caisse des monuments historiques. « On nous prenait pour des fous », avoue-t-il. Ils créent une première association, Le Foyer de jeunes, un journal, *Semmacarei* (« Bienheureux Macariens », en gascon), puis une école de musique, L'Ardilla, en

1987, qui s'enorgueillit de ses 260 élèves, parfois venus de loin. Aujourd'hui, la vingtaine d'associations est active, du foot au motocross, du judo au théâtre.

Dans son grenier, Bernard Mouchica, « arrivé là par hasard en 2004, car il voyait partout des scènes de théâtre », a aménagé une salle de spectacle et des rangées de fauteuils rescapés d'un cinéma. Il est agent EDF, sa femme institutrice. Chaque vendredi soir, ils répètent avec des amis passionnés comme

eux. Anne Scaravetti, 30 ans, professeur des écoles, résume sans détour ce que les jeunes disent : « On se félicite tous les jours d'être ici. »

Une partie des édifices médiévaux ont été transformés en logements sociaux : les HLM ont pris place dans les logis de marchands aux ouvertures voûtées et les demeures aristocratiques sans les dénaturer. Une maison de retraite, avec section pour malades atteints d'alzheimer, occupe l'ancien couvent des ursulines du XVII<sup>e</sup> siècle.

Un centre d'accueil pour enfants autistes s'est inscrit dans l'espace médiéval, ajoutant un greffon ultramoderne à deux vieilles bâtisses. Un hôtel de charme, deux étoules, a pris place dans trois maisons. Les logis Renaissance des marchands du *mercadiou*, la place du marché aux arcades, sont habités. Jacques Reau, le coiffeur retraité qui y est installé, dit qu'au départ « on trouvait ça vieux et moche, ces ruines. Puis on est devenu militants et on a cherché des clients ».

Le relais de poste Henri IV a été racheté par la mairie pour qu'il soit accessible à tous : Jean-Marie Billa rêve d'y voir installer l'école

Dans la grande braderie des monuments historiques, le parcours exemplaire de cette petite ville pourrait faire école

primaire, aujourd'hui reléguée à l'extérieur des fortifications dans un bâtiment quelconque. Il sait les enfants sensibles à la beauté de l'architecture. D'autres s'insurgent : « Le donner aux gosses, n'est-ce pas gaspiller ? »

Philippe Patachon, 40 ans, historien, maire depuis un an, se dit prêt à continuer le combat : « On est attiré à Saint-Macaire comme par un aimant. Son dynamisme, son rayonnement expliquent que la population se soit renouvelée de moitié en quinze ans, séduisant de jeunes couples avec enfants. »

« Habiter aujourd'hui des maisons d'hier » : le mot d'ordre de Jean-Marie Billa est un pari gagné. ■

Florence Evin

## Un plaidoyer humaniste

CHEVEUX au carré, regard acier, à 80 ans passés, aussi menue qu'élégante, Françoise Choay, historienne de l'urbanisme et de l'architecture, n'a rien perdu de sa verve ni de son engagement. « On apprend aux gens à consommer, non pas l'intérêt du patrimoine pour lui-même. C'est à l'école que tout commence. Il n'y a aucune formation à l'architecture ni aux arts plastiques, pas plus dans le primaire que dans le secondaire. Il ne suffit pas d'être devant un édifice pour le comprendre. Il faut en étudier la mémoire affective, son histoire. »

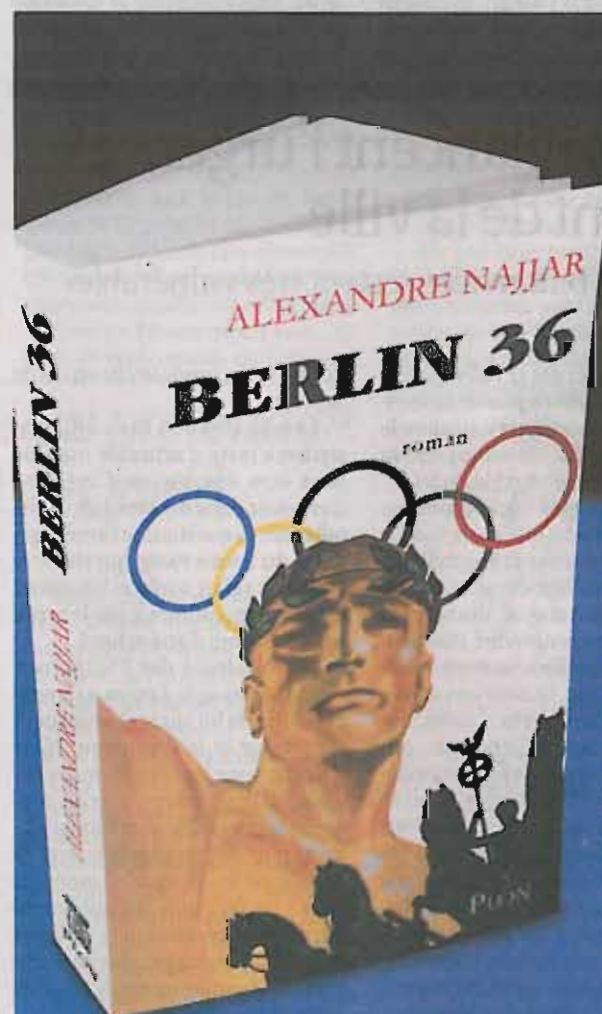
Et le professeur émérite de rappeler que « Claude Lévi-Strauss a tout dit dans les années 1950 sur l'aménagement du territoire. La culture et la nature sont inséparables, c'est notre condition de vivant. Nous devenons des robots individualistes. Les sociétés n'ont cessé de progresser avec leur histoire et dans le lieu où elles s'inscrivent. Nous sommes en train de perdre

cette identité. Les Italiens ont hérité des Romains la liaison intime de la ville et de la campagne. Ce réseau de villes moyennes leur a permis de faire leur révolution culturelle de la Renaissance, au quattrocento, un siècle avant nous. Alberti dit la même chose que Lévi-Strauss, il parle du lien primordial à l'espace. Du lien au lieu. »

### L'ère du « post-human »

Lorsqu'on l'interroge sur la mondialisation, la réponse cingle : « La révolution électrotélématique, ou mondialisation, tend à un engagement progressif dans un monde virtuel, avec une normalisation des cultures au détriment de leurs différences. On peut parler d'un urbanisme de branchement [à partir des mêmes logiciels]. Alors que le métier d'architecte est un métier de dialogue. On va vers ce que les Américains appellent le « post-human ». » ■

Fl. E.



« Une fresque passionnante... Un ballet captivant d'intrigues sentimentales, politiques et sportives. »

Le Monde

« Alexandre Najjar fait revivre de façon très convaincante une tranche d'histoire fascinante. De quoi frémir et réfléchir. »

Le Figaro

« Une piquante fresque politico-sportive. »

L'Express

« Alexandre Najjar a écrit dans un style limpide un livre passionnant. »

Version Femina

« Un roman bouleversant, riche d'enseignement. »

France Culture

Coup de cœur du Point  
à la Foire du livre de Brive

www.najjar.org

www.plon.fr

PLON